

# АЗІАТСКІЙ СБОРНИКЪ

Изъ Извѣстій Россійской Академіи Наукъ

Новая серія

1918

# MÉLANGES ASIATIQUES

tirés

du Bulletin de l'Académie des Sciences de Russie

Nouvelle Série

ПЕТРОГРАДЪ

PETROGRAD

## Le moine et l'oiseau à la pierre précieuse.

(Légende et iconographie).

Par S. d'Oldenburg.

(Présenté à l'Académie le 27 Février 1918).

Monsieur A. Foucher, à qui nous devons tant d'interprétations ingénieuses des bas-reliefs du Gandhāra vient<sup>1</sup> de nous donner une nouvelle preuve de la justesse de la méthode de son travail qui combine une lecture attentive des textes bouddhiques avec une connaissance tout à fait exceptionnelle des collections de sculpture dans les musées de l'Inde. Depuis longtemps déjà il nous a montré dans ses beaux travaux sur l'art Indien la nécessité de ne négliger aucun détail de ces scènes, souvent d'une monotonie désespérante, où un petit rien, le geste d'une des personnes représentées, un arbre de plus ou de moins, suffisent à préciser un sujet déterminé.

Ne disposant pas à ce moment de photographies qui nous permettraient de consulter des reproductions tout à fait sûres des monuments cités par M. Foucher, nous ne pouvons que suivre son analyse pénétrante des bas-reliefs, mais nous voudrions indiquer deux textes nouveaux qui confirment la popularité dont jouissait le sujet en question dans les différents milieux bouddhiques, ce qui expliquerait aussi peut-être sa représentation figurée, dont le caractère presque unique est noté par M. Foucher. Il est curieux de constater, que dans les deux textes que nous ajoutons aux deux versions déjà connues, le moine reste aussi anonyme.

Le premier texte dont nous voulons parler fut publié en arabe avec une traduction russe par le baron V. de Rosen dans son article «Deux mots

---

<sup>1</sup> A. Foucher, Interprétation de quelques bas-reliefs du Gandhāra. JA. 11. IX. 258—281 (Mars — Avril 1917): II. Le moine, le joaillier et l'oiseau.

sur la signification du mot zindik زنديق<sup>1</sup>; il appartient au célèbre auteur arabe du IX siècle al-Djähiz qui, en parlant dans son « Livre des bêtes » des moines zindik, raconte notre histoire. Comme le texte arabe et le texte russe ne sont peut-être pas à la disposition de tous les indianistes, je donnerai le récit en abrégé, ayant soin de n'omettre aucun détail important.

Deux moines zindik voyageaient ensemble, car ces moines voyagent toujours à deux en observant les quatre règles: de la sainteté, de la pureté, de la vérité et de la pauvreté<sup>2</sup>. L'un d'eux s'absenta et l'autre s'assit près de la boutique d'un joaillier pour l'attendre. Une femme passa en tenant entre ses mains une boîte avec des pierres précieuses; elle laissa tomber la boîte et les pierres roulèrent par terre. Une autruche qui se promenait dans la rue avala la plus belle des pierres. Le joaillier et ses serviteurs se mirent à ramasser les pierres précieuses en criant aux passants de ne pas approcher. On remarqua tout de suite l'absence de la plus belle pierre, on chercha, mais on ne trouva rien. Un des hommes conclut que la pierre avait dû être prise par le moine assis près de la boutique. On questionna le moine. Il nia simplement, ne voulant pas mettre en danger la vie de l'autruche qui avait avalé la pierre. Alors on fouilla et battit le moine. Là dessus survint l'autre moine et commença à défendre son ami; on le battit aussi. En ce moment passait un homme intelligent qui vit l'autruche et comprit l'affaire. Il demanda si l'autruche se trouvait dans la rue, lors de la disparition de la pierre. On lui répondit que oui. Alors l'homme dit « voilà donc votre affaire ». On tua l'autruche et trouva la pierre.

Comme on voit, ce récit diffère considérablement dans ses détails, et du texte du Sūtrālamkāra et de celui des Cinq cents contes, mais il est indubitablement d'origine bouddhique, ce qui fut noté par le baron Rosen. Quelques années après la publication du texte de Djähiz je trouvais dans le Dsanglun<sup>3</sup> un abrégé du récit ou plutôt une simple note indiquant le contenu de l'avadāna, on y parlait de moines (au pluriel); la source de ce texte était évidemment un vinaya ou commentaire de vinaya. J'y revins après la publication du beau recueil de M. Chavannes en comparant les trois versions chinoise, tibétaine et arabe (le Sūtrālamkāra m'avait alors échappé)<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Zapiski IV. 336—340.

<sup>2</sup> Suit une explication de ces règles dont une seulement nous intéresse: « sainteté — ce qui veut dire obligation de cacher la faute d'un autre, même si l'on est questionné là dessus »; or c'est justement le précepte illustré par notre avadāna.

<sup>3</sup> J. J. Schmidt. Der Weise und der Thor. St.-Petersburg 1843. XVI. Vom Getstl welcher die übernommenen Pflichtgebote hielt, pp. 129—141 (p. 137).

<sup>4</sup> Zapiski. IX. 290.

Il n'y a pas le moindre doute que nous connaissons maintenant cinq versions (en comptant le bas-relief) du même avadāna, illustrant un point du vinaya. Aucun des quatre textes ne correspond exactement au bas-relief dont l'interprétation est néanmoins assurée par l'analyse convaincante de M. Foucher. Un dépouillement attentif des commentaires des vinaya nous fournira le texte original, ou au moins la version la plus ancienne de l'avadāna du moine et de l'oiseau à la pierre précieuse.

M. Foucher a bien raison de dire, que l'illustration de l'avadāna fournie par le bas-relief fait pitoyable mine surtout comparée à l'habile maniement du sujet par Aṣvaghōṣa. Faut-il seulement y voir la preuve d'une date ancienne comme le veut M. Foucher? Les artistes indous, à peu d'exceptions près, sont ou trop brefs ou trop prolixes, plus souvent le dernier, et l'habileté de représenter le moment ou le geste décisif leur fait ordinairement défaut, il leur a presque toujours manqué cet art consommé, cette précision dans le moindre détail, indiqué seulement quand il est nécessaire, qui fait le charme d'un Kālidāsa ou d'un Aṣvaghōṣa. Dans la longue série des représentations de jātakas, qui commence à Bharhut et se continue pendant plus de deux mille ans jusqu'à nos jours, il y a à peine quelques représentations isolées qui puissent compter comme de vraies illustrations de ces charmants récits ou contes.

Il faut encore avoir en vue, que l'artiste indien n'a presque jamais pratiqué l'illustration, comme nous l'entendons dans nos compositions qui, mises en regard du texte qu'ils interprètent sont intimement liées à lui. Les frises des stūpas et des caityas, les stèles visent d'un côté à l'effet ornemental de l'ensemble et d'un autre forment des points saillants qui sont destinés à attirer l'oeil du pèlerin. Pour me servir d'une comparaison avec la littérature indienne, ce sont des sūtras dont le commentaire sera fourni par les moines expliquant les merveilles des sanctuaires à la foule pieuse, des passages en vers d'un ākhyāna ou d'un jātaka, des aide-mémoires. C'est de même le cas des miniatures des manuscrits, qui restent détachées du texte, indépendantes de lui.

Voilà pourquoi même dans les meilleures productions de l'art indou moderne, qui tâchent de se rattacher à l'ancienne tradition indienne nous sentons toujours quelque chose qui les rend étrangères à l'Orient, car nous y trouvons déjà un indice de cet esprit de combinaison savante, qui est la puissance d'organisation de l'Occident, — et le charme de la fraîcheur orientale si intime, si vivante a disparu: on sent le voulu, non le senti. Occident et Orient ne se marient pas; les artistes indous modernes devraient donc ou

avoir le courage de rompre avec la tradition indigène et devenir franchement occidentaux, ou, comme le font les artistes iconographes tibétains, chinois, mongols, rester fidèles à cette tradition et à l'esprit de l'Orient. La même chose se répète pour la littérature: l'indianiste peut admirer le charme de Rabindranath Tagore, idole du grand public européen, mais il ne le comparera jamais à Kālidāsa, à Hāla, à ces auteurs dont souvent nous ignorons même le nom et dont les vers si fins, tellement pénétrés de dhvani, nous sont parfois connus que par des recueils de subhāṣitas, aux sentences, si belles et si profondes, attribuées à un Kabir ou à un Rāma Kṛṣṇa, car dans ces poésies modernes qui caressent l'ouïe de l'européen l'indianiste n'entend pas tinter la cloche mystérieuse du dhvani, qu'il a toujours entendue chez les grands poètes de l'Inde ancienne.

---